IL N'Y A PAS DE CERTITUDE

non, c'est difficile de nos jours d'être sûr de quelque chose

Il n'y a pas de certitude (répétitions, 2015)

Où commence le changement ?
Est-il visible ce premier pas qui conduit vers une émancipation ?
Il n'y a pas de certitude interroge le poids de la normalité à travers la révolte d'une femme trouvant modèle dans l'histoire mythique de Clytemnestre.
Seule, face au public, se parlant à elle-même ou à d'autres, elle donne à entendre et à voir cette résistance minuscule.
Elle a cinquante ans, aujourd'hui.
Et aujourd'hui, elle quitte la vie passive
Champagne.
Cotillons.

Accueilli en résidence à la Fileuse - Friche artistique de Reims, aux Studios de Virecourt, aux Anciennes cuisines - Fabrique artistique de Ville-Évrard avec le soutien de la DRAC Île-de-France, à la Comédie Poitou-Charentes et au Théâtre de la Commune - Aubervilliers, Centres Dramatiques Nationaux.

Lauréat du Prix Edmond Proust 2015 du Fonds MAIF pour l'Éducation.
Lauréat de l'appel à projet Assemblaggi Provvisori Dello Scompiglio (Italie) où il sera joué au printemps 2017.

Julie Moulier commence sa formation théâtrale auprès d'Emmanuel Demarcy-Mota, Jean Darnel, Stéphane Auvray-Nauroy et Antoine Campo. Jeune déjà, elle travaille avec plusieurs compagnies et monte sur les scènes du Théâtre Mouffetard, du Café de la Danse, du Théâtre du Marais…
En 2008, elle intègre le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique où elle travaille avec Philippe Torreton, Caroline Marcadé, Yann-Joël Collin et termine son cursus, en 2011, auprès de Nada Strancar et d'Olivier Py.
En 2012 et 2013, elle interprète La Mère dans *Embrassez-les tous* de Barbara Métais-Chastanier mis en scène par Keti Irubetagoyena au Centquatre ainsi que la Marquise de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses* d'après Choderlos de Laclos mis en scène par John Malkovich au Théâtre de l'Atelier. Elle joue ensuite dans *L'image* de Samuel Beckett mis en scène par Arthur Nauzyciel à l'Aichi Theater Center de Nagoya (Japon) et dans *Contractions* de Mike Bartlett mis en scène par Anne Théron au 3T de Chatellerault. Elle tourne enfin pour le cinéma avec Fabienne Godet (*Une place sur la terre*), Rebecca Zlotowski (*RZ2*) et Riad Sattouf (*Jacky au royaume des filles*).
Cette saison, elle retrouve Anne Théron dans *Ne me touchez pas* d'après Choderlos de Laclos, créé au Théâtre National de Strasbourg, et tourne notamment sous la direction de Pierre Godeau dans *Éperdument*, de Justine Triet dans *Victoria* et de Rebecca Zlotowski dans *Planétarium*.

NOTE D'INTENTION À L'ÉCRITURE
Barbara Métais-Chastanier

Sommes-nous si pauvres en utopie qu'on veut bien nous le faire croire ? N'y a-t-il vraiment aucune alternative en dehors de la résignation et de l'abdication ? Je ne le crois pas. Pas plus que nous ne sommes pauvres en désirs et en rêves nouveaux. Seulement, nous ne prenons plus le risque d'écrire notre histoire. D'autres l'écrivent pour nous en décidant de la langue dans laquelle la conter.
Pour cette raison, j'ai construit cette pièce comme un combat. J'ai voulu l'écrire comme on raconterait une insoumission invisible, le premier pas d'une émancipation.

Une voix se fait entendre, celle d'une femme que des outils d'analyse superficiels rangeraient dans la catégorie des ratés, des laissés pour compte, des bons pour la poubelle et autres inutilisables.
Contre le silence imposé et la confiscation de notre capacité d'inauguration, une femme ce soir prend la parole. Et j'ai besoin qu'elle la prenne en puisant dans les forces d'une autre époque. J'ai besoin de Clytemnestre, de ses traits fatigués, de son visage monstrueux, de son froc de reine défaite pour nommer un absolu de la colère et de la dévastation. J'ai besoin de son attente, de sa solitude et de sa haine, pour dépasser notre silence et notre résignation. J'ai besoin d'elle pour croire en cette beauté effrayante et folle d'un monde plus grand que les dispositifs qui le gainent.

Dans cette parole qui se lève, toute seule, je veux inventer la vitalité d'une oralité qui se dresse envers et contre tout. Je veux l'inventer dans ses formes les plus extrêmes en faisant porter à une interprète le poids de trop de voix. Car c'est dans cet excès que se trouve la puissance d'une insoumission.

Nous sommes plus grands que nos résignations, de cela — au moins — j'ai la certitude.

Texte sélectionné par le dispositif Écritures Théâtrales en Chantier de la Comédie Poitou-Charentes 2015.

EN PRATIQUE

Durée
1h10
Montage & Raccords
2 services

NOTE D'INTENTION À LA MISE EN SCÈNE
Keti Irubetagoyena

J'ai voulu faire de cette pièce un poème-concert.
Pour cette femme qui décide soudain de mettre à bas ce qui la mine, la révolte rêvée se niche dans l'acte brutal de (se) raconter.
Il n'y a pas de certitude… et nous voilà plongés dans l'anecdote et dans le mythe tout à la fois, dans l'obscène du témoignage comme dans l'absolue violence des mythes anciens.
L'insurrection du verbe appelle un travail sur la voix comme matière organique, prolongement invisible du corps qui se dresse et s'ébroue. Face à cette personnalité suffocante qui refuse le déni et le consentement, j'ai choisi de mettre en scène une pure parole portée, performée, tout juste poétisée par la scénographie et le costume.
L'actrice évolue dans un espace où seuls trônent un micro sur pied et un tabouret de cuisine, un bocal, quelques yaourts. Est-ce la chambre d'un hôpital ? La loge d'une interprète abîmée répétant son rôle? Par leur extrême simplicité, la banalité des quelques éléments qui les composent, scénographie et costume jouent de l'effet d'intimité violée qui caractérise les fictions documentaires ou les vidéos amateurs que l'on peut voir sur Youtube.

Dans ce semblant de caméra embarquée, le poème se fait concert, scène d'assouvissement des fantasmes de l'être empêché, lieu d'évasion et de gloire pour une vie marquée dont la banalité, pourtant, étouffe.

Il n’y a pas de certitude, extrait

Faut du courage pour être heureux. C’est tout. Un peu de volonté. Il faudra que j’en parle avec la secrétaire d’État à l’emploi qui s’est dite heureusement surprise par la publication des chiffres du chômage – je pourrais peut-être l’éclairer sur la conduite à adopter en cas de crise de réinsertion dans la vie active. Parce que parfois, rien à faire. Chômage technique. Congé payé et congé tout court et puis très vite vous devenez une existence en voie de revalorisation avec beaucoup de temps libre pouvoir d’achat réduit et pas grand-chose à faire. Ce qui m’irrite, c’est que depuis mon arrivée, la seule chose qui l’intéresse lui ce soit mon incarcération mentale. Je transpire toute cette douleur par mes organes et, d’après lui, ce n’est pas beau à voir. Alors j’essaye autant que possible de me tenir à bonne distance de moi – c’est ce que me répète toujours ma fille d’ailleurs : méfie-toi de ta naissance. Elle dit toujours ça. Ou alors c’est moi qui lui dis, je ne sais plus. Ce qui est sûr en tout cas c’est que quand elle est venue me voir elle était empêtrée dans un sentiment de profond malaise social qui était dû à un non-renouvellement de son contrat d’amour à durée d’éternité. Et comme elle a un sens aigu du tragique parce qu’on se passe des choses pas très nettes par le sang et les chromosomes, elle a voulu me faire la lecture pour me divertir de moi-même. Je n’avais aucune disposition pour l’écoute mais j’ai senti que le devoir maternel exigeait de moi un petit effort de dédoublement sous peine de crise de confiance qui est pourtant essentielle dans les familles. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. Elle se mouchait. Elle tournait la page. J’écoutais. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. Elle se grattait l’oreille. J’écoutais. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. Elle toussait. Elle tournait la page. Elle toussait. Elle toussait. J’écoutais. Elle lisait. Elle regardait son téléphone. J’écoutais. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. J’écoutais. Elle tournait la page. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. Elle croisait les jambes. J’écoutais. Elle se mouchait. Elle se grattait l’oreille. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. Elle toussait. Elle envoyait un SMS. Elle se grattait l’œil droit. Elle se frottait l’œil gauche. J’écoutais. Elle tournait la page. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. J’écoutais. Elle mouillait ses lèvres. Elle décroisait les jambes. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. Elle éternuait. J’écoutais. Elle lisait. Elle tournait la page. Elle passait ses cheveux derrière l’oreille. J’écoutais. Elle lisait. J’écoutais. Elle buvait. Elle tournait la page. Elle se frottait le nez. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. Elle se raclait la gorge. Elle toussait. J’écoutais. Elle déglutissait. Elle lisait. J’écoutais. Elle toussait. Elle tournait la page. Elle lisait. J’écoutais. Elle éternuait. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. J’écoutais. Elle tournait la page. Elle lisait. Elle remontait les manches de son pull. J’écoutais. Elle lisait. J’écoutais. Elle lisait. Elle tournait la page. Elle lisait. J’écoutais.

Et puis parce que les enfants finissent toujours par dépasser leurs géniteurs,
parce qu’elle était très endurante et moi moins,
parce qu’elle était très prise des sinus et moi moins,
parce qu’elle adore lire à voix haute, être écoutée et moi moins,
parce qu’elle a toujours eu le sens de l’effort et moi moins,
parce qu’elle a toujours aimé ce qui dure et moi moins,
parce qu’elle a une voix irritante et moi moins,
parce qu’elle s’en fichait pas mal que ça m’emmerde et moi moins,
j’ai fini par ne plus écouter du tout. D’abord ça ne s’est pas vu parce que je suis née avec Neptune en Capricorne et que j’ai un sens inné de la dissimulation qui peut confiner à la manipulation, mais très vite j’étais parvenue à un accord non négociable avec le réel aussi je lui ai demandé d’arrêter de lire parce que je ne comprenais rien, que je ne voulais pas entendre ces foutaises, que ça ne m’intéressait pas et que je ne voyais pas l’intérêt de venir si c’était pour faire ce que faisait très bien la secrétaire d’État à l’emploi avec sa voix dans la radio, qui en plus, elle, se taisait quand j’avais envie de silence. Visiblement brusquée, elle a arrêté – elle a posé le livre très lentement et elle a procédé à des tirs de sommation verbale en me disant que je ne voyais même pas ce que ça représentait pour elle, qu’elle avait beaucoup de travail et qu’elle prenait le temps de partager avec moi ce qui comptait le plus à ses yeux, qu’elle était amère parce qu’elle voyait bien que j’allais de pire en pire et que ça l’aidait pas à aller de mieux en mieux, qu’elle ne savait pas quoi faire de plus pour m’aider, pour guérir, pour changer et qu’elle avait le sentiment de rater sa vie, qu’elle était encore seule, que tout était trop tard, qu’elle n’aurait jamais d’enfant, de chien, de maison, de travail à durée indéterminée, de pouvoir d’achat des ménages corrélé à l’évolution de l’indice des prix à la consommation, qu’elle allait peut-être même mourir avant moi et que ça la rendait furax, que ce serait peut-être même dans d’atroces souffrances de solitude et que tout ça, la vie, le monde, le corps, la débectaient franchement et elle ponctuait tout ça de PUTAIN FUCK YOU MERDE TU VOIS MERDE PUTAIN FAIS CHIER MERDE FUCK FUCK FUCK FUCK, devant cette explosion de violence insoupçonnée et devant tout ce désespoir qui allait faire se dégrader le moral des ménages et encombrerait le mien inévitablement, j’ai décidé de prendre la situation en main. Je l’ai prise dans mes bras, je l’ai soumise à une régression infantile très réparatrice en la nichant dans ma poitrine, je me suis mise à fredonner des petits airs de quand elle avait cinq ans, j’ai même vibré un peu pour l’aider à produire de l’ocytocine et majorer son état de confiance. Au bout d’un moment d’attachement maternel superlatif, elle a pleuré, j’ai pleuré, elle a pleuré, j’ai pleuré, on s’est dit qu’on s’aimait au moins par politesse ou par commodité et j’ai passé ma main dans son dos pour l’aider à évacuer la tristesse résiduelle en réintroduisant de la dynamique espoir. Elle a rougi. Elle a dit – Je vais y aller. C’est l’heure. Quelle heure il est ? T’as vu l’heure. Oh faut que j’y aille. C’est l’heure. Et elle a quand même fini par me demander ma carte de stationnement parce que comme je ne peux plus ni bouger ni conduire et que ça ne va pas aller en s’arrangeant avec l’âge, je n’en ai plus besoin alors que ça l’arrangerait bien, elle, de pouvoir s’en servir parce qu’il y a une place au pied de son immeuble et qu’elle n’en peut plus de faire la pie pendant une heure après son boulot juste pour trouver un petit mouchoir de poche où parquer sa voiture. Là-dessus, j’ai boudé, elle a fait la moue, j’ai soupiré, elle a soupiré, et j’ai dit – banco, parce qu’elle sait me faire cracher par les sentiments qui viennent tout droit de l’utérus. Comme elle n’avait plus d’excuse visible de stationnement filial, elle a pris son téléphone, son écharpe, ses mouchoirs, son livre, son mp3, sa bouteille d’eau, ses pastilles pour la gorge, son baume à lèvre, son gel désinfectant des mains, ses lunettes, ah oui, les lunettes, a tout fourré dans sa besace et dit je vais faire un stage de PNL ça commence la semaine prochaine, j’ai pensé fichtre, j’ai dit ah oui, elle m’a dit tu sais ce que c’est, j’ai dit ah oui une seconde fois, ça ne l’a pas trop désarçonnée parce que je suis souvent à côté de la plaque, elle m’a dit que c’était une observation orientée vers les opportunités, vers les solutions plutôt que vers les problèmes, un état d’esprit reposant sur la philosophie des potentialités de l’être humain, j’ai dit ah oui, elle a précisé qu’elle savait que ça l’aiderait beaucoup, y compris dans son travail, même si ses managers regardaient ça d’un drôle d’œil, parce qu’elle en saurait autant qu’eux, j’ai dit ah oui, elle m’a dit ça coûte 1600€ pour dix jours, j’ai pensé fichtre, tu ne me soutireras pas un centime rapace, j’ai dit ah oui, avec un sacré sens de l’à propos, elle m’a fait une bise, puis une seconde, j’ai dit au revoir, elle a répondu à bientôt et on ne s’est plus jamais revues. Je n’ai même pas pu lui dire que j’étais en train de sortir peu à peu de la vie passive, que j’étais prête à me réconcilier avec mes peurs et mes échecs, que je savais que j’avais raté mille et une choses avec elle, que j’avais pas été un cadeau, que je l’avais toujours dit d’ailleurs, sauf à elle, et qu’au fond, je comptais bien mourir en paix et en bonne santé, entourée par l’amour des miens qui n’étaient plus nombreux à cause du temps qui passe.

J’ai repassé la scène en mode karaoké et je l’ai trouvée franchement tarte.

LE THÉÂTRE VARIABLE N°2

Le Théâtre Variable n°2 est fondé en 2010 par Keti Irubetagoyena et Barbara Métais-Chastanier dans une volonté d'approfondir le travail de recherche sur les dramaturgies du réel qu'elles mènent depuis 2004 à l'École normale supérieure de Lyon.

Composé d'artistes et de chercheurs nés dans les années 80/90, le Théâtre Variable n°2 est un fruit de la génération Y (variable n°2 dans le système de notation mathématique), dite génération « why ».

C'est bien un « pourquoi » qui préside à la démarche artistique du groupe. Il s'agit chaque fois de :
mobiliser des méthodologies documentaires pour nourrir le travail d'écriture et de plateau ;
user des outils du théâtre pour répondre à des questions posées dans le champ des sciences humaines.

Ordonne tes restes (2014)

QUESTIONNER LE RÉEL

Les spectacles du Théâtre Variable n°2 s'inscrivent dans des cycles de travaux qui explorent un même thème plusieurs années durant.

Chaque création s'ouvre sur une longue période de documentation qui sert de base à l'écriture des partitions textuelle et scénique.
Enquêtes de terrain, entretiens, étude de documents et analyse de l'actualité sont autant d'éléments à partir desquels s'invente le geste artistique.

ÉCRIRE À QUATRE MAINS

Nourris de cette matière documentaire, les spectacles s'élaborent dans un dialogue intime et continu entre écriture textuelle et écriture scénique.
Auteurs et metteuse en scène écrivent à quatre mains, à partir de la confrontation régulière de fragments de texte et de propositions scéniques.

Ponctuellement, des résidences de recherche réunissent artistes et chercheurs afin de favoriser discussions et tentatives au plateau. Elles ouvrent ainsi de nouvelles perspectives d'écriture, creusant la question identifiée par l'enquête documentaire jusqu'à la conduire vers une forme achevée, poétisée.

ET RIRE

Malgré la violence des thèmes abordés, le rire demeure toujours présent dans les spectacles du Théâtre Variable n°2.
Rire tragique, qui parfois reste étranglé dans la gorge. Rire qui ne naît pas du partage de la béatitude mais d'un constat d'impuissance face aux énormités humaines.

Parce qu'il invite chaque spectateur à s'approprier les questions soulevées, il devient la porte par laquelle déconstruire le désastre pour mieux le penser, et s'en émanciper.

Le Théâtre Variable n°2 promeut la recherche et la création théâtrales à travers des spectacles soulevant des questions socio-politiques en dialogue avec le public et en collaboration avec des auteurs vivants.

www.theatrevariable2.fr

CYCLES DE CRÉATIONS

CYCLE 1 (2010-2015)
FIGURES DE L'ENFERMEMENT

En 2010, la metteuse en scène Keti Irubetagoyena et l'autrice Barbara Métais-Chastanier initient un premier travail de deux ans sur la violence des frontières. Le spectacle *Embrassez-les tous* est créé en résidence au Centquatre en 2012 puis successivement programmé au Festival Impatience, au Festival Péril Jeune de Confluences et au Festival Passe-Portes dont il remporte le Prix du Jury.
Barbara Métais-Chastanier poursuit cette recherche dans le cadre d'une thèse de doctorat consacrée à l'écriture documentaire avant de collaborer en 2015 avec Olivier Coulon-Jablonka et Camille Plagnet sur la pièce *81, avenue Victor Hugo* interprétée par des travailleurs sans papiers au Théâtre de la Commune - Aubervilliers, au Festival d'Avignon 2015 et au Festival d'Automne 2016.

En 2013, Keti Irubetagoyena retrouve Antoine Volodine dont elle avait monté les *Haïkus de prison* au Centquatre à l'occasion de la Nuit Blanche 2009, spectacle sur le monde carcéral joué aux Rencontres du Jeune Théâtre Européen 2009 et au Festival Imaginez-Maintenant 2010 du Théâtre National de Chaillot. Aux côtés de l'auteur, elle interroge les conditions de la fin de vie en France et crée *Ordonne tes restes* qui remporte le Prix du public du Festival Théâtre Talents 2014 avant d'être programmé au Festival Péril Jeune de Confluences.
Le Théâtre Variable n°2 travaille alors en résidence à l'Abbaye de la Prée où l'équipe mène des entretiens et des ateliers avec des seniors en situation d'isolement. Ce travail d'enquête donne matière aux métaphores scéniques des deux spectacles.

Haïkus de prison (2010)

Il n'y a pas de certitude (2015)

CYCLE 2 (2015-2020)
LUTTES ET ÉMANCIPATION

En 2015, le Théâtre Variable n°2 s'attelle à un nouveau champ d'exploration : Luttes et émancipation. Ce cycle de créations interroge la résistance aux systèmes de dominations et aux discours qui les nourrissent.

Premier spectacle du cycle, *Il n'y a pas de certitude* de Barbara Métais-Chastanier, met en scène la solitude d'une femme se débattant dans le carcan des normes sociales. Il est créé en février 2016 en résidences à la Comédie Poitou-Charentes et au Théâtre de la Commune - Aubervilliers. Il est lauréat du Prix Edmond Proust 2015 du Fonds MAIF pour l'éducation ainsi que de l'appel à projets Assemblaggi Provvisori Dello Scompiglio.

Créé au printemps 2018, *La Femme® n'existe pas* de Barbara Métais-Chastanier s'inspirera de *La Colonie* de Marivaux pour raconter une utopique révolte féministe.
En 2016/2017, le Théâtre Variable n°2 est accueilli pour cette pièce en résidences de recherche à Mains d'Œuvres - Saint-Ouen, au Studio-Théâtre de Vitry, à la Comédie Poitou-Charentes, au CDN de Normandie et à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon.

Un troisième et dernier spectacle s'adressera à un public d'enfants : mêlant le chant lyrique à la manipulation d'objets, il s'inspirera de l'histoire de la chanteuse britannique Susan Boyle pour déconstruire avec humour les schémas de domination de classe.

DIRECTION ARTISTIQUE

BARBARA MÉTAIS-CHASTANIER

écriture

En parallèle d'une formation universitaire, Barbara Métais-Chastanier mène une activité d'autrice, de dramaturge et d'assistante à la mise en scène. Elle a collaboré ces dernières années avec Gwenaël Morin (Théâtre Permanent, Lyon), Noëlle Renaude (*Accidents*), Céline Massol (*Le Regard du spectateur* et *Le Temps Lyapounov*) et Keti Irubetagoyena qui a mis en scène deux de ses pièces.

Ses textes ont fait l'objet de lectures, de mises en espace ou de mises en scène dans différents cadres (Théâtre de l'Élysée et Théâtre T. Kantor, Lyon ; 6b, Saint-Denis ; Centquatre, Festival Impatience, Théâtre Ouvert, Paris ; Texte en cours, Montpellier ; ETC, Comédie Poitou-Charentes). Elle a dirigé de nombreux stages et ateliers d'écriture et de mise en scène (E.N.S. de Lyon, Comédie de Saint-Étienne, C.C.N. de Montpellier, C.R.R. de Toulouse).

En 2015, elle collabore avec Olivier Coulon-Jablonka et Camille Plagnet sur la *Pièce d'actualité n°3 - 81, avenue Victor Hugo* présentée au Théâtre de la Commune - Aubervilliers, au Festival In d'Avignon 2015 et au Festival d'Automne 2016. Elle tire de cette expérience le récit *Chronique des invisibles* qui paraîtra aux éditions du Passager clandestin en mai 2017.

Co-rédactrice en chef de la revue *Agôn*, elle est également maîtresse de conférences en littérature française contemporaine au Centre universitaire J.-F. Champollion.

2018-2020
artiste associée
Comédie Poitou-Charentes

KETI IRUBETAGOYENA

mise en scène

En 2004, Keti Irubetagoyena intègre l'École normale supérieure de Lyon où elle suit un double cursus de recherches théoriques et pratiques en Études théâtrales. Après un master portant sur les conditions d'imagination du spectateur, elle signe une thèse de doctorat dans laquelle elle interroge un enseignement possible de la présence scénique. En 2016, elle concentre ses recherches dans un ouvrage à paraître aux Éditions de l'Entretemps : *Je ne sais pas quoi te dire… Joue !*

De 2009 à 2012, elle travaille en résidence au Centquatre où elle crée *Haïkus de prison* d'après Lutz Bassmann (Antoine Volodine) et *Embrassez-les tous* de Barbara Métais-Chastanier. Ce spectacle est programmé au Festival Impatience 2012, au Festival Péril Jeune de Confluences ainsi qu'au Festival Passe-Portes où il remporte le Prix du Jury. En 2014, elle collabore à nouveau avec Antoine Volodine et monte *Ordonne tes restes* à partir de plusieurs de ses textes. Cette création reçoit le Prix du Public du Festival Théâtre Talents 2014.

Keti Irubetagoyena conjugue son travail artistique et scientifique à une activité de pédagogue, enseignant l'interprétation et la direction d'acteurs à l'E.N.S. de Lyon, à l'Institut d'études politiques de Paris et à l'Institut d'Études françaises d'Avignon - Bryn Mawr College (USA). En 2016, elle met en place un atelier d'entraînement au jeu réservé aux interprètes professionnels.

Contacts :
Tél. : +33 (0) 6 07 46 17 68
Courriel : theatrevariable2@gmail.com
Adresse postale : C/O Quentin RIOUAL, 11 rue Ramey, 75018 PARIS
Siège social : 7 rue du Docteur Pesqué, 93300 AUBERVILLIERS
N° de licence : 2-1096650 | N° de SIRET : 533 336 988 00043 | Code APE : 9001Z

www.theatrevariable2.fr

Partenaires du cycle Luttes et émancipation depuis janvier 2015 :

La Commune centre dramatique national Aubervilliers
comédie poitou-charentes centre dramatique national
TGP
LA FERME DU BUISSON SCÈNE NATIONALE DE MARNE-LA-VALLÉE
CDN HAUTE-NORMANDIE DIRECTION DAVID BOBÉE (ROUEN, PETIT-QUEVILLY, MONT-SAINT-AIGNAN)
LA CHARTREUSE Villeneuve lez Avignon Centre national des écritures du spectacle
DÉTOUR VERTICAL
THÉÂTRE SORANO
FESTIVAL TERRES DE PAROLES
Collectif12 FABRIQUE D'ART & DE CULTURE
STUDIO THÉÂTRE DE VITRY
les Studios de Virecourt
La Fileuse Friche artistique
MAINS D'ŒUVRES
seine-saint-denis LE DÉPARTEMENT
AUBERVILLIERS
MAIF FONDS MAIF POUR L'ÉDUCATION
DRAC ÎLE-DE-FRANCE